

L' amant
souterrain

un projet

de Stanislas NETTER

C'est un amant.

Il rôde, dans Paris, avec ses pulsions, ses ombres.

Il décrit des affres en spirale : sa tempête.

C'est dimanche.

Il esquisse des câlins au creux de ses croquis.

Et il taille l'espace, et prend son couteau à avenues, à rues, à vie.

C'est dimanche, une sensation aigre dans le ventre: la puissance du plaisir inassouvi.

Il se poste dans les couloirs du métro, va dans le fétide.

Il feutre ses pas, lisse sa parole, délie sa respiration.

C'est dimanche. Il va mourir.

Une station de métro, un lit, la contagion du désir.

L'avenir s'accoste dans mes veines.
Je ne réfléchis plus, je cours à n'en plus finir,
à réveiller mes peurs, à raviver mes tensions.

Mon ombre est respiration, mon ombre est fleuve.

C'est dix heures, craque allumettes, hume cigarettes.

Y aller
coûte que coûte
dans ce magma humain
cette masse naine.

Y aller...

...Et trouver une âme, se réchauffer auprès de sa douceur,
sa bonhomie,
son calme.

C'est limpide :
Dénouer les amours anciennes, fustiger les peurs.

Mes jambes approuvent ma course, et ma fièvre.

Le parfum du givre tiède d'effluves.

Je prends mon ticket,
l'insère dans le composteur,
le range dans mon portefeuille en cuir brun,
troisième interstice.
Je commence par le terminus d'une
ligne choisie au hasard.
De manière méthodique,
Des chiffres tirés
dans une réussite .

/2/5/7/Valet:11/Dame:12/

Je m'arrête donc à chacune des stations,
sors mes lunettes noires,
assis à côté de distributeurs ou de clochards,
et je ferme les yeux.

Sentir ces pas qui se détachent sur le sol
et claquent le goudron froid
chaque seconde un monde.
Conversations feutrées, injures,
rapt des journées
par le harcèlement du travail,
femmes aux magies innées...

Le voyage commence.

Jour – 22

Bir Hakheim, je sors, je m'embarque dans une rue, détourne les pluies, pour aller dans une de mes nombreuses garçonnières parisiennes.

Je la retrouve, Jill, nous nous prenons corps à corps, avec frénésie fougue passion.

Nous sommes des fièvres qui ne se ménagent pas, se grisant dans l'excès.

Jill femme bleue de moi, bleue de folie.

On s'emmène en vivant jusqu'aux piédestals d'oeuvres tonitruantes, dans une furie de cris déclamatoires, lyriques, flinguant l'avenir.

Jill, ta chambre sous la tour Eiffel, excuses moi, mais je dois déjà partir.

Jour – 143

Porte de Bagnolet.

Je te retrouve sous le pont du périphérique.

Tu es endimanchée ma princesse aux yeux de givre.

Robe de dentelle blanche, ta peau noire, bois marbré.

Nous marchons, marchons à faire le tour de la ville.

Des heures durant, main dans la main, sous les automobiles dézinguées, les larsens d'arrêts brusques, les souffles continus de pneus sur le macadam.

Tu me dis:

« Vague vagues vogues encore dans mes cheveux, ma crinière de sirène est une voie stellaire qui n'attend que tes âmes. Je suis une vigie du haut de la mégapole, et te vois chaque jour de ma jeune vie. J'irai loin, jusqu'aux confins des territoires inconnus, retracer l'histoire d'explorateurs misérables, je te parcourrai comme un désert de glace. Vogues vogues sur les soupçons de rhum qui mangent tes poumons. Je te conduirai jusqu'à mes latitudes féminines ».

Et de marcher jusqu'à perdre matière dans cette avenue.

... je remonte j'escalade la charpente de béton, m'élanche sur les voies rapides, cours, pour ensuite regagner au plus vite la station souterraine.

Adieu , Wangechi.

Jour - 134

Je sors de la station Saint Michel.

Je la honnis.

Je m'engouffre très vite dans la rue Hautefeuille pour aller au club.

J'y descends, dans un fracas d'escaliers mal vissés,
pour entrevoir enfin, dans un sursaut de lumière rougie,
la voluptueuse comtesse aux cents atours.

Alors je m'approche,
tel un duc grotesque,
et lui baise sa main fardée.

Son sourire s'étire comme un accordéon détraqué, en piaillant vigoureusement.

Simagrées, avant que je lui dégrafe sa robe, pour lui appliquer ma bouche sur son sein flasque.

Je m'arrête là, comme chaque fois, et sors avec toute la dignité qui m'entourne.

Jour - 35

Rendez vous devant Jacques Bonsergent,
elle m'attend,

son ombrelle et sa chambre nichée sous les plinthes du ciel.

Sa douceur est envahissante, un arôme excessif, brutal.

Longue chevelure dorée qui se déploie sur le boulevard Magenta,
elle est patiente sous sa robe aux taffetas bigarrés.

Elle se soumet aux aléas du soleil, prégnant, bas, avec ses chars en chute libre.

On se croise, on joue à s'éviter, à ne pas se voir, cache cache infantile dans la ville.

« je suis là !

« Ne te retournes pas je bois la fontaine Wallace ! »

« Chenapan ! »

De vrais enfants qui déambulent sur les ponts, se cachant dans un bosquet de tulipes pour s'embrasser, se cachant soudain tout en haut d'un immeuble, faire l'amour au grand jour, redescendre par un escalier dérobé, fuser avec spontanéité sur l'ilôt d'un parc, en passant outre le lac, raviver sa folie, raviver sa folie, pour réagir aux grands boulevards froids comme neige carbonique.

Lester sa vie comme une plume.

Jour – 96

C'est sous l'effort d'une prise de décision douloureuse que je me suis arrêté à Saint Jacques.

Je ne m' en souvenais plus,
cette sorcière gravitant autour de mon passé.

J'ai poussé la porte automatique de la ligne 6, pour me retrouver à côté du terrain de basket désossé.

J'ai fourni des lambeaux de carcasse à ma mémoire.
Me suis engagé dans la rue Tombe Issoire,
numero 43, j'ai composé le code pour arriver dans le jardin aux mille et trois arbres, une trouée parisienne.

La forêt avec ses virginités fraîches et d'humus.

...Je l'ai vu,
perché sur un séquoia.

Félinement je me suis avancé pour la débusquer du haut de cet enchevêtrement.
Sorcière comme je la retrouvais chevelure blanchâtre bien taillée robe multicolore pieds écorchés mains taillade ongles d'un mètre.

Je ne pus l'atteindre, m'enfuis de ce cloaque vert.
Pour repartir dans la forêt grise et remonter le métro aérien passer autour de ces limites et fuir, fuir fuir ces lichens.

Jour – 44

Je suis entre deux stations, bloqué dans un espace temps indéfini.
Peut être n'y suis je jamais rentré, dans ce souterrain ?
Entre Alésia et porte d'Orléans, je la croise, elle vient de passer dans une rame contraire.
Un sourire spectre.

Je m'arrête après le terminus, rentre dans les couloirs aveugles, et arrive jusqu'aux lumières tièdes de ce passage.
Elle se tient droite entre deux graffitis, pleinement souriante, habillée à la garçonne.
On prend les voies, on va jusqu'au bout, et on rejoint la trappe qui nous fait gagner directement un hôtel.

Silencieux et graves, on entre dans la chambre terne.
Elle s'appelle Camilla.
Rousse avec une frange droite.
Sa respiration me calme.
Vent frais.
Elle est claire, sa peau ivoire, et je succombe à ses baisers
cristaux de nacre.
C'est doux et glacé, une fissure d'iceberg qui rentre dans mon
corps.

Elle est peut-être morte, cette fille entre mes bras, une
apparence de vitalité écorchée ?

Jour - 2

Station Alma Marceau arrêt brusque pour sortir à l'air libre.
Je me cramponne au bitume pour ne pas plonger dans le sommeil.
Une effluve forte rentre dans mes narines, absence d'humanité,
parfum contaminé.
C'est le soir interlope, Anne est sur le pont, au milieu du musée
ambiant.
Une rivière passe dans son dos pour jouer de ses reflets.
Elle se tient droite, figure de proue ancestrale de ce bateau
rêvé.
J'arrive, appareil photo en main, la surprend, passant ma main sur
son épaule et sans préavis, capture ses lèvres.
Elle rit avec éclat, je dévore sa chevelure bouclée par la brise,
la fais basculer sous mon bras,
un autre cliché,
princesse d'un jour, elle porte des talons rouges, minaude un
sourire éclatant, et nous dansons sur le pont, on marche sur la
rambarde, on déboule au pas de lune, inventons des chorégraphies
abstraites, passons outre les passants stupéfaits, flous, deux
scintillements dans un mouvement continu et effervescent.
Nos salives intensément mélangées se perdent dans des délires de
panaches artificiers.
On va sous le pont, nous dénudons et défaisons l'avenir, toile
d'araignée percée en son centre.

Jour - 164

Fontaine des Innocents, station Châtelet.
Je plonge dans le bassin, vais à la rencontre de la statue ornant
cet étang et pose come une oriflamme tout en haut de la structure.
Je redescends, puis vais dans une manifestation qui suit la place
de la Bastille et entame des hymnes de paix.
Elle est là, dans cette foule de citoyens et je m'approche d'elle
durant la procession.
Nous nous lançons des regards complices, nos yeux se relient avec
tendresse dans cet élan spontané, porteurs du même message.

Nous allons de concert avec l'espoir d'une utopie concrète.

Nous ne formons qu'un être qui se mixte flamboyant et au milieu des participants nos mains se serrent vigoureusement, complètement adéquat, deux cellules se souvenant de leur division première.

Jour - 19

Mon p'tit chaton,
ma boule poils,
mon regard apeuré,
ma quémandeuse,
ma roucouillante auprès de mes jambes indociles,
mon cherche nippes au fond du placard,
mon chipe misère,
ma tendre amie aux oreilles frémissantes,
ta bouche à la presque moustache,
mon duvet dru et sceptique,
ma caline féline atropine,
ma claque espace temps,
mon lait en pattes,
mon garde jardin,
mon souci en cœur,
mon museau mouillé,
mon attrappe rêves,
mon blottissement parfumé,
mon frétillement entrelacé,

je t'ulule

lorsque sur le quai de Saint Germain des Près, tu avances
en fourrures

l'instant de grâce, alors je m'encapuche moi aussi, en feutre de loup pour te dominer et me soumettre à tes griffes, te consoler t'apostropher te gémir, pour que tu sentes la violence de mes avancées dans tes territoires,
mon chaton,
mon sucre noir,
et prendre tes aises pour les sentir sur ma peau de bête, fou de toi,
et faire offense,
faire offense aux temps abolis des rythmes sauvages.

Jour - 154

Saleté. Crasse. Un coup de crosse et je casse les vitres gênantes à mon entrée à Lourmel.

Assez.

De vies.

Dans cette souricière.

Assez.

De cloques humaines.

Je débarque, à pas lents, dans l'air vicié.

Je descends une à une ces marches haletantes pour peaufiner mes gestes samurai.

Je marche de long en large sous les néons qui m'agressent.

Assez, assez, de glace dans les cerveaux, de gaze sur les yeux.

Je prends mon sabre et coupe une tête mais elle me résiste, elle ne tombe pas.

Mon épée est cassée ; désarçonné, je saisis cette passante dans mes bras, la vole au monde entier, elle ne se débat pas sous la pression de mon bras serré sur mon flanc, je la regarde, elle me regarde amusée, sensationnelle, on court maintenant sur les rues, je la fais grelotter dans les nuages comme dans Chagall, et on s'installe sur la lune de Lourmel, et on mange des prunes et j'ôte mon costume de samurai pour devenir innocent, son souhait de voir ma capture en son être, et revivre une fois dans son antre, son sexe absous par tous les autres hommes, un rêve nouveau, et je tangué, tombe de la lune Lourmel, elle y reste, et je repars dans la ville,

prince nyctalope.

Jour - 84

Station Argentine.

Mais non je n'y danserai pas un tango.

Mais elle m'y entraîne, Guadalupe aux yeux assassins.

Garce.

Elle m'a convaincu de faire cette analogie totalement stupide.

Alors je subis, et sur un air rom, j'entame ce duo avec elle, en évitant les ventouses sur le sol anti chutes d'aveugles et ce duo qui n'en finit pas en kazatchok en besame mucho me répugne.

Je n'en peux plus de cette idée qui lui est venue, Guada, arrêtes de danser, mais son emprise est plus forte, ses ongles pétrissent ma chair dorsale, c'est absurde que je lui crie à l'oreille, mais elle n'entend pas, cette sourde, elle continue ses pas de bourrés et ses frôlements de mollets sur mes genoux, non mais Arrêtes ! ça devient épidermique, je ne vais pas te suivre, et pourtant je continue, elle m'enlace, pieuvre dévorante, et je rétrécis

jusqu'à ne devenir qu'un minuscule enfant,
et j'en arrive à têter son sein,
adouci et calme.

Jour – 28

Botzaris, je m'arrête.

Tu es là comme tous les jours, droite, sac à main croco fermeture dorée clinquant, bas de nylon violet, ensemble tailleur vert sombre, cheveux coupe carrée, lunettes en écailles, tu t'appelles Niovi, et je te nomme ma grecque au cœur de pierre.

Tu restes sur le bord du quai, statue hiéراتique, et attends de l'ouverture à la fermeture du métro.

Quoi ?

Une origami parfumée ?

Aux heures de pointe, neutres, les gens vont autour de toi sans te voir, te bousculent sans le moindre oscillement de ton corps, mystère implacable, fixation de l'univers.

Ton regard est droit sur les carrelages d'en face, ton regard n'approuve rien tu ne bouges pas lorsque j'applique mes lèvres sur ta nuque, sur tes épaules, juste un sourire léger, Niovi, qu'attends tu ?

La rame qui te fera plonger, ou le train effilé de la promesse ?

« Tu es belle ô mortelle, comme un rêve de pierre... »

...Et c'est alors que dans un craquement, sa peau s'est moulée en plâtre, homonyme flagrant de son être d'avant, et qu'une stèle est à ses pieds, afin d'honorer sa mémoire :

NIOVI, GRECQUE AU TAILLEUR IMPECCABLE

Notes...interlude

Boucles nacre
Sac rayures
Mains nerveuses
Train croisé
Station autre pays
Restaurant Himalaya
Chaleur perlée
Cris des roues
Miroir noir
Exténuement
Casques casques
Un homme part
Libéré
Casques casques
Montre faux diamants
Ongles peints
Bracelet prison
Toujours le restaurant
Solitude Chanel.

Je sors
Escalator
Odeur rance vin
Tapis roulant
Gille sacksick expose
Une traînée sur le tunnel
On me pousse avant.
Milieu couloir
Une main
Ouverte aux puissants
Louche
Sans vanité.
Petite bedaine
Chemise rose échanquée
Regard blazer
Champions ignorance
Suffisance.
Foulard relevé tour de Babel
Sur cette plaque roulante.
Ennui portable
A bout de main
Ennui visible
Regard creux creux
Chaussures pointes
Donzelle ensemble
jambes à 30 centimètres de la mienne
Cul à hauteur de visage.

Jour - 284

Je fume nerveusement à la sortie de Strasbourg Saint Denis.

J'aime pas ce saint, ni son prénom.

Agitation constante, mouvements de partout, bousculades torrentielles, poker à même la rue, trop de place au hasard, je m'engouffre.

Je retrouve les néons accueillants, blancheur immaculée, dans la puanteur habituée et la chaleur tiède des panneaux publicitaires. Je passe devant un écran au milieu d'un couloir et c'est là qu'elle jaillit hors du verre telle une vénus sortant d'un tableau de Boticelli, elle commence à se trémousser en voguant devant mes yeux émoustillés, la glace est rompue, elle est en chair et en os avec une saveur de soda, me relève de mes fonctions de consommateur implicite pour que je m'inscrive dans sa réalité, modèle dénigré, et dans un tourbillon sucré, elle m'emmène sur l'asphalte, en chantant une comédie musicale grotesque, je la suis évitant les regards des méduses sur les bas côtés, elle chante à tout rompre, fort, si fort qu'éclatent toutes les vitres du métro stationnés à ce moment précis, mais pourquoi chante t'elle si fort j'en suis à me tordre les oreilles, et son chant de ne pas désempir avec des paroles vulgaires, les mondes s'évanouissent sous la pression des tympan affligés, je finis moi aussi par succomber, avant que dans un éclair de conscience ultime elle applique son rouge à lèvres sur ma bouche gobant l'air, et que sa chevelure cache mes yeux, et sa dernière image est celle d'un monstre dévorant mon âme, avec sa langue fourchue jusqu'au fond de mes entrailles.

Les limbes.

Jour - 67

Gambetta, ça fait plus de dix ans que je n'y suis pas retourné. Mon arrivée ici.

Y sera t-elle encore, cette folle qui m'a accueillie dans ses bras avec un Chardonnay glissé dans nos veines ?

C'était un soir où je jouais à Zazie, fou de découvrir ce nouvel espace de liberté.

J'avais pris des verres en cristal, une bouteille en besace, et je lui ai proposé en brûle pourpoint de boire dans la rame.

Bien sûr, son oeillade n'a pas refusé cette proposition, Clémence aux yeux de panthère, et nous avons bu sur la ligne 3.

J'y suis, Gambetta, et là,
résistant au temps,

elle est en tête miraculeusement,
je déboule pour la saluer,
et lui offre un verre de blanc prémédité.

On remonte dans sa chambre de bonne qui est devenue un loft bourgeois, et nous rappelons cette soirée de Chardonnay, le temps qui s'est délité, nos âmes encore vierges d'aventure, et nous parlons jusqu'à l'aube, on se lit, et dans un sursaut de jeunesse, j'ouvre grand la bouche comme une pastèque, et laisse échapper le mot :

AMOUR

Jour – 36

Que de lumière dans cette voûte dorée, inscriptions constitutionnelles, les lois m'oppressent, Concorde, ligne 1, ligne 12, correspondance des mondes, surtout ne pas la trahir, mon avocate, dans un souci absolu de justice. Elle est là, dans le couloir, robe noire collerette blanche, les clients sont en file derrière elle, attendant sa plaidoierie. Elle les défend devant la cour des passants de vie qui forment la partie civile, prêts à lapider les présumés coupables. Implosion sous jacente extrême.

Elle commence son discours face à lerus diatribes. Le vacarme est sourd, tapis, invincible. Un éclat de sa voix perce parfois la résonnance du carrelage, mais le pic sonore est estompé par la masse.

Les clients absorbent alors le corps de Rachel, mais j'arrive in extremis pour la sauver de cette cohue, l'emmène sous les harcèlements, rendant des poings, on prend le passage interdit, elle se place ensuite dans la rangée des lois, tente de figurer une passante, et je me cache sous sa robe, pour être au chaud de ses jambes, je m'accroupis dans l'obscurité et m'endors quelques secondes avant l'arrivée de la rame, les cheveux dans ses sous vêtements en dentelle noire, et je plonge, plonge ma bouche dans son sexe, et rentre dans le wagon, toujours sous elle, en elle, à quatre pattes, pour devenir l'ombre de son chien.

Jour – 20

Sèvres Babylone, premier baiser parisien.
Mairie d'Issy / Porte de la Chapelle, et au moment de se dire au revoir, Aphrodite et ma bouche.
Déjà croisés déjà entrevus, et juste maintenant ses larges lèvres coton de plume sur les miennes et mon grain de beauté.
Tous les carreaux blancs ont fondu en une masse blanche, un lait fleuve à travers les couloirs, courant les escalators, abreuvant les passants et immaculant les costumes sombres et les cravates des pendus, les robes aspergées de ce liquide maternel.

Alors l'Aphrodite et moi avons pris notre radeau au dessus de cette essence blanche, pour pénétrer les voies englouties, ramer à perdre haleine, arriver à une station fantôme, accoster grâce à un marin des villes, et pour clore cette journée, bu cette liqueur blanche jusqu'à plus soif, délivrant les mondes souterrains, imbibés à l'os, et nous sommes sortis vainqueurs, sous un tonnerre d'applaudissements, rois et reines de ce jour lacté, et nous foulant le bitume, les pieds blancs écaillés, dans la stupeur de réaliser que nous n'étions plus que deux sur la planète.

Eclatant sourire.

Jour – 257

Tu as ton petit chien, une bête tirant la langue.
C'est à Monceau et tu lui parles.
Il reste sage, haletant dans son panier, et caressé.
Toiletté.
Laiteux.
Hivernal.

Subitement, je suis cet animal, une pauvre sauvagerie arrachée, et je suis sage, dans ton panier, sans rébellion.
Tout se déroule sur un tapis perméable, une mollesse habituelle et je jappe de bonheur.

Tu ne t'en rends pas compte, que je suis là, dans cette apparence canine, sous ce tissu animal et je sens sur mon crâne les injonctions incessantes pour construire notre relation.
J'ai faim de toi et il me tarde de te croquer une jambe une fois à la maison.

Aller, aller sans bases
Découvrir dans ce tissu
Les larmes des jours
L'occupation sans cesse
Rivière d'actions
Souffler la chaleur
D'une dérive
Des marges, établissement
Sans instinct.

Souvenir
liquide
D'un retour
Soûl suspendu
A l'encontre
Des résidus ouverts
Rêverie flouée
Au milieu d'une jacinthe
De rue lassée.

J-184

Rennes.

Il fait un froid glacial.

Neige. Blizzard. Brouillard dans les couloirs, glace recouvrant tous les panneaux des publicités, nous sommes tous arctiques et dans le trou du quai, des inuits pêchent dans la tradition.

De minuscules poissons rats sortent des fils.

Hameçonnés et gigotants, poupées articulées.

Ces bestioles tu les dévores une fois sorties, dents implacables.

Je t'admire et te protèges des houspilles.

Je te lèche dans cette glace et ma langue reste collée, hiératique.

J-88

Je m'enlace de musique, mélodie écharpe.

J'ai chaud, aux lèvres, au torse, aux yeux.

Je me délivre de toute inhibition, fais corps avec l'harmonie gagnée en successions, grains colliers, pour embarquer ma vie en feuilles tremblées.

Au fur et à mesure, je me liquéfie, je grise la furtivité de ma marche par un chaloupement progressif.

Je fais conscience avec l'espace et son volume, et l'empreinte de son corps.

Son corps à elle, abstraction déployée ici à La Chapelle, résonnante, ses ondes se démultiplient.

Pour agrémenter une câlinerie volatile en moi.

Mon esprit, à elle, en accord, en flux mouvant.

Minimum d'effort, j'éloigne mes pensées pour être dans l'abandon le plus complet.

De son volume, virtuel, que j'aime, qui m'a séduit, la première fois que son image tridimensionnelle m'a marqué au fer rouge.

Désir algébrique.

J-55

Grimaces heurtées.
Croque notes fausses.
Elévation mécanique.
Crécelle de vêtements.
Duvets informes.
Ficelle de morts.
Crochets de jambes.
Tactilité convulsion.
Vase sensitif clos.
Victoire vibrée.
Lèvres trop fines.
Baisse de vie.
Bague de voix.
Roulement obscur.
Fumée entraperçue.
Poudre d'or.
Rêve carrelé.
Usure d'un cheveu.
Rouage ouvert.
Flaque d'idées.
Massue tremblotante.

/////

Réanimation des rondeurs.
Flexion des en dehors.
Lâcher prise du sourire.
Vernie ta bouche.
Déroutante vigueur.
Renouveau.

Je ne passe pas mon chemin.